Lettres sur le siège de Besançon

Autor(en): **Germiquet, Ed.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **14 (1907)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684760

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lettres sur le siège de Besançon

AVANT-PROPOS

Des 37 lettres que nous publions ici une partie ont été écrites pendant l'investissement de Besançon et vont du 14 février 1814 au 28 décembre de la même année. Les quinze dernières se rapportent au règne des Cent-Jours. — Des sept corps de l'armée de Bohême qui envahirent la Suisse à partir du 21 décembre 1813, celui d'Aloys de Lichtenstein franchit le Rhin près de Bâle, passa par Bienne, Neuchâtel, le Val de Travers, Pontarlier et entreprit le blocus dont il est question ici. Pour le détail des opérations et la compréhension des mouvements de troupes auxquels il est fait allusion dans cette correspondance, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages spéciaux, notamment à l'histoire de la campagne de 1813-1814 par Henri Beitzke.

Une note, à la fin du manuscrit, en attribue la paternité comme à peu près certaine à une demoiselle Henriette Gevril. Ce nom semble avoir disparu de la région du Locle, où nous n'en avons pas trouvé trace. Ces lettres furent adressées à la sœur de l'auteur, habitant le Locle. On ne sait pas si elles parvinrent toutes à leur adresse. Une copie en fut prise à Besançon par une amie de l'auteur, Mademoiselle Jenny Matthey-Doret, qui fut élève de l'Institut Pestalozzi à Yverdon. Ce texte est resté depuis lors dans la famille de Mlle Matthey-Doret ; nous en devons l'obligeante communication à M. Paul-Auguste Perrenoud, aux Brenets (Neuchâtel).

Ed. GERMIQUET.

Copie de notes historiques

sous forme de lettres adressées à une sœur en Suisse, probablement au Locle, et écrites par une femme sur le *Blocus* de la *Ville forte de Besançon, assiégée par l'armée autrichienne, du 14 Février 1814 au 6 mai 1815.*

Besançon, le 14 Février 1814.

Ma chère sœur,

Tu es sans doute bien en peine de nous ? Dieu sait les mensonges qu'on vous dit ! Nous sommes bien inquiets sur votre position, nous savons que vous avez eu les ennemis, sans pouvoir savoir si vous les avez encore ; il est impossible de vous faire parvenir une lettre, et nous ne pouvons en recevoir de vous. Tu dois penser combien cela nous fait de peine, mais j'espère que ce temps de crise ne durera pas longtemps, et que nous pourrons bientôt recevoir des nouvelles de ceux qui nous sont chers. En attendant ce jour heureux, je vais te faire mon journal et te dire tout ce qui s'est passé jusqu'à présent. Je reçus ta lettre par M. Bénéton, (c'est le gendarme), je t'écris de suite, mais tu ne l'as sans doute pas reçue ; depuis longtemps on nous disait que l'ennemi avait passé le *Rhin* et l'on n'en croyait rien ; enfin on apprit qu'il était à Neuchâtel. D'un autre côté à *Baumes-les-Dames*, à cinq lieues d'ici, le *Général Marulaz* à la tête d'une partie de notre garnison alla les déloger, les battit et l'on fit une centaine de prisonniers. Les Français n'étaient pas assez nombreux pour établir là leur avant-poste, ils revinrent et on l'établit à *Pâlante*. On fit avertir tous les paysans de venir en ville, eux et leurs provisions, et un grand nombre y sont venus ; ceux qui ont méprisé cet avis s'en mordent les doigts, l'ennemi les a dévalisés *au grand complet*. Le génie fit démolir les maisons près de la ville et voyant que cela n'allait pas assez vite, on y mit le feu ; *on criait un peu,* on croyait que ces maisons ne pouvaient pas nuire à la ville. *La*

Moulière, Bregille et quelques maisons *des Chaprès* n'existent plus. *Canot* et les *maisons de Chaux-Danne, Chez Lambert* et *Compagnie,* ont eu le même sort. Les murailles n'étaient pas encore toutes abattues que l'ennemi venait se cacher derrière ; alors on n'y pouvait plus rien qu'avec le canon, qui donnant sur des murailles calcinées par le feu, tombaient, et les voilà *jolis garçons* ; beaucoup ont perdu la vie de cette manière. Les remparts sont disposés pour les bien recevoir ; des canons et des bois que l'on a coupés aux remparts et disposés de manière à leur rouler dessus, au cas qu'ils veuillent *monter à l'assaut.* L'ennemi est tout près, et nous voilà *bloqués ;* les portes de la ville sont toujours fermées et tous les jours on entend le canon et la fusillade. La journée du *31 janvier* fut *chaude,* l'ennemi *vint attaquer notre poste,* qui y gardait *le fort de Brégille,* toute l'après dînée, le canon des remparts ronflait, c'était un bruit *affreux.* Enfin *l'ennemi prit le fort,* et le tapage finit avec le jour, la nuit étant venue, tout fut fini, *j'étais montée à notre grenier.* Elise se *rappellera de la lucarne* où nous montions sur le dos de la chaise, c'est depuis là *que je vis toute la bataille ;* j'ai fait une estrade pour y être à mon aise, et *tous les jours* je vois *les Autrichiens* non pas *au fort, car ils ne l'ont gardé que quelques heures,* mais *dans le bois* où ils sont là comme *des bêtes sauvages.* J'étais en sûreté à mon observatoire, je ne craignais pas leurs balles, elles sont venues jusque *dans la ville.* Plusieurs bourgeois ont été blessés dans *la rue de Bregille et sur les remparts.* MÉGEVENT y a reçu une balle dont il est mort huit jours après. C'est alors que l'on vit combien l'on avait eu raison *d'abattre les maisons,* car si tu les avais vus, se cacher derrière les murs pour charger leurs fusils, et ne sortir que la tête pour tirer, tu aurais vu *l'utilité d'une mesure* qui, au premier coup d'œil paraissait affreuse.

Tout étant rentré dans la plus parfaite tranquillité, l'on crut que l'on dormirait tranquille, mais à *minuit* le bruit du canon se fit entendre de nouveau, je me lève, et je vois que c'est l'ennemi qui, placé au *mont de Bregille* tirait sur la ville. Je voyais la lumière au moment où ils allumaient le canon. Je voyais que c'était *contre la ville* qu'ils tiraient, ce n'était encore que *des boulets* qu'ils envoyaient,

et ne voyant rien j'allais tranquillement me recoucher. A peine rentrée au lit j'entends sonner *au feu,* je me relève et vis alors *les obus* qui tombaient dans la ville. (Tu sais sans doute qu'un obus est comme une petite bombe, qu'on la voit, qu'on suit sa direction, et qu'arrivée à son but, elle éclate, et malheur à qui se trouve son voisin). Alors je m'habillai et fis lever nos gens. C'était un beau coup d'œil, *s'il n'avait pas été dangereux.* La plus parfaite tranquillité régna dans la ville ; ils nous envoyèrent *300 tant boulets qu'obus,* et la *Citadelle* leur envoya deux *bombes* qui les fit déloger. En s'en retournant, ils mirent le feu à deux maisons qui étaient près du bois, ils étaient furieux de n'avoir pas pu mettre le *feu à la ville,* ils croient que les couverts sont en fer. Ils ont dit à des paysans qu'ils étaient bien étonnés de n'avoir pas mis la ville en feu, qu'il fallait qu'elle soit bâtie en fer, qu'ils étaient bien surpris de ce que l'on n'avait pas battu *la générale,* et de la grande *tranquillité* qui avait régné dans la ville, qu'on n'avait pas entendu *un seul cri...*

Cela n'était pas étonnant pour ceux qui savaient le *fin mot :* quand on vit qu'ils lançaient des obus, on sonna au feu pour faire aller les pompiers à leurs pompes, et aller où le feu prendrait. La moitié des personnes de la ville crurent que c'étaient les nôtres qui reprenaient le fort. (Il était déjà repris ; *Cornibert* avec cent hommes l'avait déjà repris et n'avait point fait *de quartier* aux hommes qu'ils y trouvèrent) aussi presque personne ne se leva, et ce n'est que le matin que l'on apprit le danger que l'on avait couru. Par un miracle, personne n'a été tué ; quelques personnes ont été blessées par les éclats des fenêtres enfoncées et des tuiles cassées. Les obus qui sont entrés par les fenêtres ont brisé les meubles. Un est venu tomber au milieu de la chambre de Landry l'émailleur, lui a fracassé des meubles et il n'a pas seulement eu une blessure. Le feu prenait et il l'a étouffé avec sa couverture. Un autre est venu frapper la maison chez Courtalin, j'étais à la fenêtre, la pierre de taille lui fit résistance et je le vis éclater dans la rue. *Le papa, la maman* et moi, appuyés contre la fenêtre suivions leurs directions ; nous voyions ceux qui nous étaient destinés, et je t'assure que nous

avions moins peur que ceux qui ne voyaient pas. Beaucoup ont passé par dessus notre maison, deux sont tombés dans la cour de l'Académie et n'ont point fait de mal. Je t'assure que l'on s'habitue à tout. Les premiers jours, quand on entendait la fusillade, et le canon, on était tout dérouté. A présent, quand on l'entend, on dit tout tranquillement : il paraît qu'on se bat, et l'on va voir. Je croyais qu'ils viendraient toutes les nuits nous éveiller de cette manière ; mais ils ne sont pas revenus. On a dit que c'était une division Russe qui passait. Pendant qu'ils nous envoyaient des obus, ils cherchaient d'un autre côté à prendre *Chaux-d'anne,* mais il y a un bon commandant et six cents soldats qui se sont moqués de leurs attaques. On a formé ici une compagnie qu'on appelle : Compagnie Franche ; elle est composée de ce que nous appelons des *crânes*, presque tous d'anciens militaires ; tous les jours elle va tracasser l'ennemi, elle ne lui laisse pas un jour de repos ; aussi l'ennemi la déteste.

Voilà quelques jours qu'on est tranquille, mais ce ne sera pas pour longtemps. Je veux te rendre un compte fidèle de ce que l'on fera ici, et aussitôt que les messagers pourront venir, tu auras ce journal qui n'aura pas le défaut des autres, qui sont menteurs. Il n'y aura dans le mien que des vérités. Si M. Bénéton, qui vient nous voir souvent, retourne à Bienne, il en sera le porteur.

Besançon, ce 17 février 1814.

Depuis l'aube du jour on entend le canon. Notre garnison a fait une sortie pour aller aux vivres ; tu peux penser qu'il faut toujours se battre, et que l'ennemi fait tout ce qu'il peut pour empêcher qu'on en amène. Malgré cela, ils en ramènent toujours un peu, mais il y a toujours quelques hommes de tués. Il faut que je te dise à quel point les Autrichiens sont gros mangeurs ; il y en a trois qui sont morts, ils n'avaient rien mangé que *XXVII livres* de lard cru entre les trois... C'est une bagatelle, n'est-ce pas ? aussi les voyant morts les trois, on soupçonna le paysan de les avoir empoisonnés. Il dit alors ce qu'ils avaient mangé pour leur souper. On les ouvrit, et l'on trouva encore le lard qui n'avait pas pu digérer. Deux

ou trois cents de ces *Ostrogots* auraient bientôt mangé les provisions de tous les gens de Besançon ; mais heureusement qu'ils n'ont de la ville que le regard. C'est bientôt *Carnaval,* il ne sera pas brillant. *Le Blocus* va déranger les mascarades ; on dit que l'ennemi veut déranger le grand bal, il faudra voir s'il aura plus de réussite que l'autre fois. — Les Autrichiens ont envoyé un parlementaire pour prévenir le *Général* qu'ils vont tirer le canon en signe de réjouissance, parce qu'ils ont remporté une victoire. — On les trouve bien charitables de nous prévenir de cela pour que l'on n'ait pas peur.

23 février 1814.

Carnaval s'est passé très tranquillement ; il paraît que l'ennemi n'a pas le moyen de nous faire du mal, car il le ferait s'il le pouvait. Hier qui était le jour de Carnaval, ils ont encore envoyé un parlementaire pour prévenir que les *Russes étaient à Paris ;* on rit ici de cela et on ne les craint pas. Les farceurs disent qu'il est venu demander la permission pour le commandant qui commande le blocus, de venir au grand bal.

Besançon, 28 février 1814.

Hier l'allégresse était peinte sur toutes les figures, on a l'espérance d'être débloqué bientôt. On a reçu de bonnes nouvelles de l'armée.

Nous sommes allées avec *Eugène Lambercier* au *Bastion de Charmont*. Nous avons joliment vu les ennemis. La fusillade était sur notre gauche, elle s'est si bien approchée que les balles sont venues siffler sur nos têtes, aussi avons-nous bien vite délogé. Les artilleurs nous ont dit qu'ils allaient leur envoyer un boulet. Ils ont pointé une pièce de XXIV sur quelques dragons qui étaient en paquet, le boulet a ricoché et ils en ont été quittes pour la peur, mais *j'ai bien ri* de les voir tous se sauver.

Besançon, le 9 mars 1814.

Nous sommes toujours dans la même position, cependant la canonnade lointaine que l'on entend, nous fait es-

pérer que nos armées approchent et que nous serons bientôt libres. Cette espérance fait revivre tout le monde.

Du 10 mars 1814.

On vient de recevoir des nouvelles qui nous annoncent que nous avons remporté de grandes victoires. Tous les canons annoncent notre joie, tous les remparts sont couverts de bourgeois et de troupes de ligne qui font la fusillade. A son tour, le Général Marulaz a envoyé un parlementaire pour prévenir l'ennemi de nos victoires. On rit beaucoup ici de *cette politesse réciproque*. On chante un *Te Deum* et tout ici ne respire que la joie. Je vais monter à la Citadelle avec Frédrich pour regarder avec le Télescope. — Nous verrons quelle grimace font les Autrichiens. On a déjà vu bien des bagages qui s'en retournent, c'est un bon signe. Qu'ils se dépêchent donc de partir, ils ne seront regrettés de personne.

Du 15 mars 1814.

C'est à présent que nous sommes heureux que les Autrichiens n'aient pas la ville. Nos ennemis se portent à tous les excès ; battre celui qui les nourrit c'est la plus grande de leurs douceurs, et en quittant leurs maisons ils y mettent le feu. Ils remercient le maître de la maison en lui donnant des coups de plat de sabre. Conviens avec moi que de pareils hôtes ne se font pas regretter du tout. Ils sont fâchés. On a fait trois sorties qui ont été si heureuses que l'on a fait bonne cueillette ; on a ramené en ville vivres et fourrages, sans avoir eu un seul homme blessé. Ils sont si mécontents qu'ils ont mis le feu à 14 maisons des environs, et en avaient déjà brûlé six à *Roche*. Nous aurons sans doute notre tour aussi, ils ont trop de politesse pour partir sans nous dire adieu. J'ai toujours dit que leur retraite était plus dangereuse que leur triomphe. — On a disposé des mortiers pour leur administrer des bombes. — Il est arrivé aujourd'hui un *espion* qui a parlé à *S. M. L.* — On croyait à Paris que nous étions rendus, et il a été tout satisfait de savoir que nous étions encore Français, il lui a dit que nous serions bientôt délivrés ; on le dira tant qu'enfin nous le serons.

Du 18 mars 1814.

On a aujourd'hui de bien bonnes nouvelles, on assure que les Français sont à Dôle, Salins et Pontarlier, ainsi nous ne pouvons être longtemps sans les voir. On commence à croire que tous les ennemis qui nous entourent auront de la peine à s'en retourner. Ils ont eu une fière venette l'autre jour. A la place d'aller faire l'*Ecole à la Butte,* le Général l'a fait faire depuis trois jours sur les remparts, on a placé les *Cibles* au *Mont de Bregille* et il y a des soldats *armés* pour empêcher les *Autrichiens* de venir tirer sur ceux qui les relèvent. Quand on a commencé *l'Ecole,* on a averti les habitants par une *affiche,* mais les ennemis qui ne l'avaient pas lue, ont cru que c'étaient les Français qui venaient nous débloquer ; ils avaient une telle *peur* qu'ils attelaient déjà leurs voitures pour déloger ; enfin ils se sont ravisés et rassurés, ils s'habituent au bruit du canon, et quand les Français viendront réellement, ils croiront que c'est toujours *l'Ecole,* et ils pourraient fort bien être pris. Ce serait une belle farce. Ils n'auront peut-être pas le temps de tout brûler comme ils disent qu'ils veulent faire. On aurait bien du bonheur qu'ils aient assez d'ouvrage à eux, sans qu'ils s'occupent des autres.

Besançon, 21 mars 1814.

Nous avons eu une belle journée hier, on a passé *en revue toute la garnison,* nous l'avons vue défiler depuis les fenêtres des *Dames Ducommun.* Le Lycée ouvrait la marche, tous les Généraux et toutes les musiques y étaient, toute l'infanterie, artillerie, canons, caissons, gendarmerie, tous les dépôts de Dragons, Chasseurs à cheval et Lanciers ; toute la Garde Nationale y était aussi ; ils ont fait le tour des Glacis, ils étaient tous dans la plus belle tenue. Ils sont bien plus nombreux que je ne croyais, et je croyais que la fin n'en viendrait jamais. Les ennemis sont venus les voir de *loin,* ils ne veulent pas savoir ce que signifie cette promenade ; mais s'ils s'étaient approchés, nos canons leur auraient dit que l'on ne sort pas sans précautions.

Il y a quelques jours qu'ils ont fait prisonniers plusieurs bourgeois qui se promenaient et qui s'étaient trop avancés

ainsi que des vignerons qui travaillaient. Le Général Marulaz leur a envoyé un parlementaire pour leur dire que s'ils ne les rendaient pas de *suite,* il ferait faire des sorties tous les jours, et que tous les prisonniers que l'on ferait seraient pendus de suite. Que puisqu'ils ne suivaient pas les *droits* de la guerre, il ne les suivrait pas non plus... Cette menace a fait son effet. Ils ont renvoyé les sus dits Bourgeois, ils les ont ramenés en voiture jusqu'au premier poste français et ils ont, de plus, donné trente-six francs aux vignerons pour leur retard. — Voilà, j'espère, qui est bien honnête. Je voudrais que tu les visses, dans le moment où je t'écris, il y en a qui tournent autour du *bois de Bregille,* ils ressemblent une véritable bande de voleurs ; je les vois parfaitement, j'ai une bonne lunette que Frédrich m'a prêtée, je les distingue très bien, ils ont toujours armes et bagages, mais leurs havre-sacs paraissent bien plats, il paraît qu'il n'y a pas grand chose dedans. Il me tarde bien que ces oiseaux dénichent, on espère toujours, et rien n'avance. Le Vice-Roi d'Italie a été retardé par les neiges. Nous avons déjà eu des éclaireurs jusqu'à Salins, mais ils ont déjà rejoint le Gros de l'Armée, on attend tous les jours des nouvelles.

Besançon, 25 mars 1814.

Savoye le messager vient de partir pour la Suisse, je ne sais pas s'il pourra aller jusque là, il est accompagné de Baron du Locle qui était bloqué ici. Ils sont allés jusqu'à *Palente,* mais les Autrichiens les ont renvoyés, ils n'ont jamais voulu les laisser passer. — Ils n'ont pas perdu courage, ils sont revenus en ville, et de suite sont repartis par la route de Paris. Ils ne sont pas revenus, on les aura sans doute laissés passer. Un homme arrivé hier a dit qu'ils les avait rencontrés près de Dôle. Il y a de quoi rire, si, à présent, pour aller en Suisse, il faut passer par Dôle. — Savoye n'a pas voulu se charger de lettres, mais il nous a promis d'aller te voir, et de te dire de bouche ce que nous ne pouvons t'écrire. J'ai peine à croire, qu'il pourra aller jusque là. — Voilà deux jours qu'on publie des bulletins de la grande Armée. Les nouvelles sont très bonnes, on nous annonce, dans ces bulletins, l'arrivée pro-

chaine de nos troupes ; c'est la plus belle nouvelle qu'on puisse nous donner.

Besançon, 26 mars 1814.

Savoye et Baron viennent d'arriver, on les a chassés encore une fois. Les Autrichiens les ont gardés deux jours, ils ne veulent permettre aucune communication. En les renvoyant, ils leur ont dit : Allez à la ville y mourir de faim (et pour me servir de leur expression « y crever de faim », en attendant qu'elle se rende). Il faut donc qu'ils attendent pour retourner en Suisse que nous soyons débarrassés des ennemis. Tous les jours *ces Messieurs* brûlent quelques maisons des environs, cela nous porte à croire qu'ils n'espèrent plus garder ce pays, puisqu'ils le brûlent.

Besançon, 1er avril 1814.

Les journées d'hier et d'aujourd'hui ont été terribles. On a voulu débusquer l'ennemi de la *Chapelle des Buis* et on n'a pas encore réussi. Hier les obus ennemis sont venus jusqu'à Tarragnoz et leurs boulets jusqu'à la rue Neuve. Ils n'ont tué ni blessé personne dans la ville ; ce n'était pas la ville qu'ils visaient, ils cherchaient à atteindre ceux qui allaient les attaquer. Il y a eu beaucoup de blessés et de morts des deux côtés, mais leur perte est plus considérable que la nôtre. — Aujourd'hui ils ont recommencé à cinq heures du matin, jamais je n'ai entendu un pareil tapage que ces deux jours. Tous les canons de la citadelle donnaient, ceux de l'ennemi qui ripostaient, la fusillade qui était des plus fortes, tout cela faisait un bruit affreux. Ils viennent de quitter, sans doute pour aujourd'hui ; on n'a point eu de boulets aujourd'hui dans la ville, mais bien des balles, elles n'ont toujours attrapé personne.

Je viens de chez Frédrich, nous avons regardé dans le Télescope, et avons vu les ennemis enlever leurs morts ; c'est un vilain spectacle, mais on est curieux de le voir. Nous avons toujours de bien bonnes nouvelles des armées, nous espérons que bientôt nous serons délivrés, débloqués. — Hier au plus fort de la canonnade, on publiait des bulletins qui annoncent que les *Français sont à Vesoul*. S'il est vrai... ils seront bientôt ici.

Dans leur colère, les ennemis ont mis le feu à *St-Claude*, mais je ne crois pas qu'il ait brûlé entièrement, car le feu n'a pas duré longtemps ; il est vrai que ces maisons de villages brûlent comme des allumettes, et elles ne font pas long feu. On saura cela quand on pourra y aller. — Je voudrais bien que vous fussiez ici, j'ai peur que vous ne soyez encore plus mal que nous. On nous dit que vous êtes bien tranquilles, que le commerce va très bien. Tant mieux. Mais comment peut-on savoir cela, puisqu'on ne peut point recevoir des nouvelles.

Besançon, 8 avril 1814.

Loin d'être débloqués, le bruit court que nous allons être Autrichiens. On dit qu'ils sont à Paris. La ville peut tenir encore quelque temps, il faudra voir.

Hier les ennemis ont fait une fête pour des victoires qu'ils disent avoir remportées. Ils nous ont fait voir qu'ils ont beaucoup de canons, ils faisaient un fameux bruit. Ils se sont beaucoup renforcés autour de la ville. Je crois, *moi,* que c'est bon signe pour nous, c'est preuve qu'on les chasse du centre de la *France.* Ils chassent les vignerons qui vont travailler dehors de la ville, ils leur tirent dessus. Donc ils ne comptent pas faire les vendanges ici. Notre position n'est pas belle. Quand on se couche, on ne sait pas si l'on sera en vie le matin, on a tout à craindre d'un ennemi comme le nôtre.

Besançon, 14 avril 1814.

Il n'y a sorte de mensonges que l'ennemi ne fasse circuler ici. Un jour ils disent que les *Français* ont été battus sur tous les points, que *l'Empereur a abdiqué sa couronne* ; le bruit courait bien fort avant-hier qu'il arrivait un *Sénateur* à deux heures. Les crédules et les curieux remplissaient la rue de *Battant* et la *Grande-rue* pour le voir arriver. Il y avait de quoi rire de les voir. Enfin le *Sire* n'est point arrivé, et les crédules commencent à voir que ce sont des contes que quelques farceurs ont fait pour s'amuser. Les Autrichiens ont envoyé hier un *parlementaire* pour annoncer que la PAIX était faite, que nous devions nous regarder comme *amis.* Ils croyaient, qu'avec cette

ruse, ils allaient entrer dans la ville, mais on n'a pas été dupe de leurs mensonges, et ils n'ont toujours, *de la Ville que la vue*. Dans leur *dépit*, ils ont pris tous les vignerons qu'ils ont pu accrocher qui travaillaient dehors de la *Ville*, les ont battus et déshabillés, hommes et femmes, puis les ont ainsi renvoyés en ville dans ce triste état. Juge de l'embarras de ces pauvres gens et surtout des femmes... Arrivés à la porte de la ville on les a fait entrer au corps de garde, et ils ont fait chercher des habits. Aussi aujourd'hui il n'y a point de grâce pour les Autrichiens : aussitôt qu'il en paraît *un*, on lui envoie un boulet. Les canonniers avaient ordre, les jours passés, de ne leur envoyer un que lorsqu'ils seraient 5 ou 6 ; mais aujourd'hui ils peuvent pointer leurs pièces sur *un seul homme*. Aussi depuis l'Aube du jour, on leur en envoie et je t'assure qu'ils ne sont pas à leur aise.

Tu seras étonnée, sans doute, comme je l'ai été moi-même qu'un canon placé aux *Remparts de Battant*, va jusqu'au *Bois de Bregille* et même plus loin. Ils ont encore brûlé, ces jours derniers, trois maisons, tant aux *Chaprais* qu'à *Fontaine-Argent*. La ville ne manque encore de rien, mais les choses de première nécessité sont très chères ; nous avons payé *18 sous* une livre de *sel gris*, et c'est une faveur qu'on nous a faite. Nous ne prenons plus de café, faute de lait, parce qu'on a tué toutes les vaches. Il est à désirer que tout ceci finisse. On croyait que nous serions bientôt *débloqués*, mais je n'espère que dans un ou deux mois. Je ne crois pas que la *France* soit perdue, mais je crains bien que nous n'ayons été un peu *brossés*. On ne peut pas toujours gagner. Si les *Français* parviennent à chasser les ennemis de leur territoire, *l'Empereur* ajoutera de nouveaux *lauriers* aux anciens ; mais ma foi il y a des *étoupes à sa quenouille*. Mais peut-être que la *Fée bienfaisante* viendra à notre secours, et, d'un coup de baguette les fera repasser le Rhin.

Besançon, 18 avril 1814.

La nuit du 16, l'ennemi est venu attaquer tous les postes, et ils ont fait de vains efforts pour prendre le Fort Chaudanne, on les a chassés et ils n'ont point fait d'avance.

— *Les Autrichiens de Besançon* qui veulent absolument que *l'Empereur* soit perdu, qui disent qu'il est bloqué dans la *forêt de Fontaine Bleau* avec 25 mille hommes *lui restant pour tout potage,* et qui disaient hier que les Autrichiens allaient entrer dans la ville, ne veulent plus savoir que dire. S'ils doivent avoir la ville, comme ils disent qu'on veut la leur céder par arrangement, pourquoi donc tâcher de prendre le fort puisqu'on doit le leur donner ? et pour quelle raison sont-ils si fâchés. Ils ont donné deux coups de bayonnette à une vieille femme qui allait à la doucette : voilà leurs exploits. — Hier plusieurs vignerons, malgré la triste aventure des autres, sont allés à leurs vignes. Les Autrichiens leur ont dit que s'ils voulaient travailler, ils devaient leur apporter de l'eau-de-vie. Les vignerons, bien contents, sont venus en chercher, et quand ces *Messieurs* eurent bu tout ce qu'il y avait, ils se sont un peu éloignés et se sont mis à leur tirer dessus. Les vignerons ont vu qu'ils avaient à faire à des *gredins* et ils sont revenus en ville sans avoir été atteints, en étant quittes pour la *peur et pour leur goutte.*

J'aime à croire qu'ils n'ont pas été aussi méchants avec vous en Suisse. Je tremble quand je pense que vous avez eu leur visite.

Le Maire de la Ville a reçu une lettre du Général *Moncey.* C'est par un espion qu'il l'a reçue. On lui dit de ne pas perdre courage, que dans peu nous serons délivrés. Ceux qui bisquent de cette nouvelle disent que c'est un mensonge, que lorsque nous serons débloqués ce sera par les Autrichiens. Nous verrons lesquels auront raison, *moi,* j'espère que ce ne sera pas par ces derniers.

Besançon, 20 avril 1814.

Hier il est arrivé un courrier de Paris. Il nous a annoncé que *l'Empereur* était *déchu* de sa *couronne,* que *Louis XVIII* était couronné. Aussitôt on a placé le drapeau blanc à une fenêtre de la maison de Ville, les rues ont été illuminées et les fusées et les coups de fusil se sont fait entendre de toute part. Tous les partisans du *nouveau roi* ont pris la cocarde blanche et criaient : *Vive Louis XVIII !* vive les *Bourbons.* D'un autre côté, on criait : Vive *l'Empereur,*

vive *Napoléon*. Cette discorde a déjà fait faire plusieurs batailles.

Je ne sais plus à *quel Saint* me vouer et me rendre... On dit encore que l'Empereur fait tous ses efforts pour remporter la victoire. S'il allait gagner, nos Royalistes auraient pris la *cocarde blanche* trop tôt. On dit que les Autrichiens vont entrer en ville, d'autres disent que le Général commandant en chef ne veut la rendre que par les ordres de *Napoléon*. On est ici dans une grande agitation. J'ai bien souci de voir tout ce tapage.

Besançon, 22 avril 1814.

Je viens de t'écrire, je voudrais bien que ma lettre puisse te parvenir. On est certain à présent que nous *n'avons plus d'Empereur !* Nous sommes presque libres, les provisions reviennent, mais les Autrichiens sont toujours autour de nous, et l'on dit qu'on va les renvoyer sans qu'ils aient vu Besançon.

Je suis fâchée contre nos autorités. Si tu voyais *notre mâchoire de Maire et de Préfet*. Quelles Girouettes ! Il y a un mois qu'ils faisaient des affiches où ils parlaient de toutes les vertus de notre Empereur, et que nous devions sacrifier nos vies et nos biens pour lui. A présent, ils le mettent plus bas que terre, et ne l'appellent que le *tyran*. Le 19 et le 20 tous les édifices publics ont été illuminés et on a placé en grosses lettres à la *Maison de Ville : Vive le Roi*. L'Aigle a été abattu, ils l'ont déjà guillotiné. Les drapeaux blancs sont sur la Tour St-Pierre et à la Maison de ville.

On persuade à tous les bourgeois de porter la cocarde blanche, je viens d'en faire une *au papa,* il me semble que je rêve, je ne peux pas m'imaginer que tout cela soit vrai, je me réjouis de voir la fin de tout ceci. Quand on m'aurait dit que nous ne serions débloqués ni par l'Empereur ni par les Autrichiens, je n'aurais pas su comment arranger tout cela. Lors même que les Autrichiens entreraient à présent dans la ville, ils n'oseraient pas nous voler. Voilà ce que nous avons gagné d'avoir un Général qui ait *tenu bon*.

Besançon, 26 avril 1814.

NOUS SOMMES DÉBLOQUÉS TOUT A FAIT. Tout arrive ici en abondance, mais les Autrichiens n'y sont pas encore venus. *Le prince de Lichtenstein* qui commandait le blocus, a diné le 24, qui était dimanche, chez le Général avec son Etat-Major. Toute notre cavalerie est allée à sa rencontre, tous nos Généraux, les musiques, tout y était. On a tiré bien des coups de canon. Il est venu sur la place des casernes. Toute la garnison y était en grande tenue. Nos simples soldats étaient mieux mis que ses officiers. Il a visité la citadelle où il trouva tout en bon état. Il fut bien étonné de voir notre cavalerie. Depuis longtemps, nos déserteurs lui disaient que l'on avait mangé tous les chevaux. Le prince repartit le soir et à présent nos Généraux vont le voir tous les jours.

Nous y avons de grandes obligations à ce Prince ; c'est lui qui est la cause que l'on ne nous a plus bombardés. Il en fit la défense expresse en disant à son *état-major,* qui tous les jours le sollicitait pour cela, qu'il fallait avoir patience, qu'il ne voulait pas que l'on brûlât la ville de Besançon.

A son passage tout le monde criait : Vive le Prince ; mais les soldats *ont de la peine à crier :* Vive le Roi. Plusieurs criaient : Vive l'Empereur.

Au moment où le Prince passait, un officier de Dragons a crié : *Vive l'Empereur Napoléon.* Le Prince lui a dit qu'il avait tort, qu'il devait dans les circonstances présentes crier : Vive le Roi. L'officier l'a envoyé promener et lui a dit qu'il garderait toujours les mêmes sentiments. On l'a mis aux arrêts, mais je l'ai déjà revu hier, il paraît qu'il n'était pas gardé bien sévèrement. Si l'on veut mettre aux arrêts tous ceux qui crient : Vive l'Empereur, il faut qu'ils y mettent tous les militaires qui ne sont pas contents de ce changement. Beaucoup disent qu'ils ne veulent plus servir. Au moment du départ du Prince, avant qu'il fût à la porte de la ville pour s'en retourner, les soldats qui étaient sur les Glacis pour lui servir d'escorte jusqu'aux limites, dansaient des rondes, chantaient des chansons contre les Anglais et les Autrichiens et criaient : Vive

l'Empereur Napoléon. Ils veulent quand même s'habituer, mais ils *avalent* le morceau difficilement.

Nous sommes allés, dimanche, jusqu'à Palente, tout y fourmille d'Autrichiens. Nous étions plus de trois mille personnes de la ville. Nous avons vu leur camp, leurs baraques. Ils sont polis autant qu'ils peuvent. Un officier autrichien nous conduisit partout, il ne sait que l'allemand, mais *les cousines* qui le savent, faisaient la conversation et étaient nos interprètes. L'officier nous reconduisit jusqu'aux limites, car il leur est défendu de venir jusqu'aux portes de la ville. Il espère venir en garnison plus tard, mais moi *j'espère que non*. Les Autrichiens ont une très bonne musique, ils jouent les après-midi, et à présent c'est la promenade de tout le monde. *On va voir les Autrichiens* et entendre leur musique. Mais ils bisquent joliment de ne pouvoir entrer en ville.

Les Diligences vont à présent, les marchandises sont revenues à leur prix. Le beurre qui coûtait *3 francs* ne coûte maintenant plus que 18 sous. Les œufs qui coûtaient 48 s. n'en coûtent plus que 10, le veau et le mouton de 30 à 40 s. sont venus à 12 s. et le bœuf, de 20 s. est venu à 11 s., etc., etc.

Le commerce ne va pas, mais on espère beaucoup et il est temps, car on est bien malheureux comme cela. Nous n'avons pas été les plus malheureux, il faut encore bénir notre sort, car si l'on avait rendu la ville au commencement, l'ennemi nous aurait pillés comme il a fait dans les campagnes, il nous aurait tout pris, tout était bon, mais heureusement nous en sommes quittes.

Besançon, 25 octobre 1814.

Je t'ai promis, ma chère Judith (1), de te dire tout ce qui se passerait ici de nouveau. Je commence donc un nouveau journal.

Le Prince, Monsieur, qu'on attendait depuis longtemps, est enfin arrivé aujourd'hui. Son arrivée a été annoncée par le canon et les cloches. Toutes les rues étaient tapissées en blanc avec des Fleurs de Lys ; des colonnes de

(1) Sœur d'Henriette Gevril.

buis étaient placées de distance en distance, des guirlandes, des couronnes, des devises, plus de mille drapeaux blancs ornaient la Préfecture. Je t'assure que jamais je n'ai rien vu de plus beau. Les plus petites rues étaient décorées. J'ai vu le Prince de très près ; c'est un homme d'une figure maigre. Il est très gracieux, il saluait tout le monde et adressait des paroles obligeantes aux soldats. Les rues étaient sablées et il était difficile de voir les murs, tout était garni de buis, de darre, de percale blanche couverte de fleurs de lys, de roses et d'autres fleurs. Les chiffres de deux L de toutes les nuances faisaient un coup d'œil charmant. Le soir, les illuminations ont été superbes. Toutes les arcades de la Maison Commune étaient illuminées en verres de couleur et ornées de beaucoup de verdure. — *Le papa* s'est trouvé tout près du Maire lorsqu'il a complimenté le Prince à la porte de la ville. Monsieur a répondu que le *Roi* son frère était rentré dans ses Etats et qu'il ferait le bonheur du peuple français. Il a mis pied à terre à la Préfecture qui est son Palais car on a placé en grosses lettres au-dessus de l'Entrée : *Palais de Monsieur*. En montant la grande rue, une couronne, qui était suspendue au milieu de la rue par des guirlandes, est descendue au moment où il passait. Il y avait dans la couronne une colombe qui tenait à *son bec un billet* que le Prince a pris et lu ; mais je n'ai pas su ce qu'il contenait. — Le soir, il y a eu une grande fête à la Maison Commune. On ne pouvait pas passer sur la place St-Pierre tant il y avait de voitures. Tout cela aurait été encore plus beau si la pluie n'était pas arrivée, le vent a aussi contrarié les illuminations.

Besançon, 26 octobre 1814.

Aujourd'hui même parade, les rues sont ornées comme hier. On a chanté le fameux *Te Deum*, non à St-Jean, mais à St-Pierre. Voilà encore un revers pour Mgr l'Archevêque. Monsieur s'est promené dans la ville, il a visité les Hôpitaux Bellevaux, et les environs de la ville, qui ont été brûlés. Il y a bal ce soir au Théâtre. C'est là qu'il va y avoir des jalousies ! Gare à celle qui aura l'honneur de danser avec Monsieur. Le tems est beau aujourd'hui,

mais il fait toujours du vent et les lampions ne vivent qu'une minute.

J'apprends à l'instant que l'Archevêque est prisonnier, il est gardé chez lui, à vue, par deux gendarmes, par les ordres de Monsieur. Le jour qu'il arriva, on lui présenta la liste des personnes qui devaient manger avec lui, et il traça le nom de l'Archevêque, et celui d'un autre que je ne connais pas ; il paraît que le Prince ne l'aime pas, car il a dit que si on le lui présentait, il partirait de suite. J'ai bien ri de l'aventure. Les bigots ne savent qu'en penser.

Besançon, 27 octobre 1814.

Nous venons de voir une chose qui me fait presque croire que nous sommes à Carnaval. Les Bousse-bots (1) ont arrangé une voiture en buis, y ont fait une espèce d'arcade et y ont placé *Jaquemard*. Tu te rappelles que c'est cet homme de bois qui sonne les heures à la Madelaine. Il faut aussi que je te dise ce que c'est que ce fameux Jaquemard.

Du temps que les Francs-Comtois étaient Espagnols, cet homme là était marguiller. L'Ennemi étant aux portes de Besançon, venait surprendre la ville dont les habitants étaient occupés à faire une procession. Jaquemard qui n'y était pas vit du haut de son clocher, l'ennemi, et au lieu de carrilloner, il sonna le tocsin. Alors on se porta à la défense de la ville et l'ennemi fut repoussé.

Depuis ce temps-là on appela Jaquemard, le *sauveur* et quand il fut mort, on fit en *son honneur,* celui qui sonne actuellement et on ne le descend que les jours de grandes fêtes. Il y a cinquante ans, qu'on le descendit pour la rentrée du Parlement, et aujourd'hui on l'a descendu pour aller rendre ses hommages au Prince. Il a donc été placé sur le devant de la voiture. Deux hommes habillés en espagnol, ayant des barbes comme des sapeurs, des hallebardes à la main, étaient assis à ses côtés. Derrière eux étaient placés quatre fauteuils pour les quatre vieillards les plus âgés de la paroisse. Ils sont allés au Palais où le

(1) Association catholique de jeunes gens.

Prince les a très bien reçus, ils lui ont fait un compliment en *patois* de la part de Jaquemard.

Le Prince qui était prévenu que lorsqu'on descend le *marguiller de bois*, c'est preuve du plus grand contentement, et du plus grand honneur, a paru très content aussi, et il a donné aux quatre *Doyens, le ruban blanc*. En sortant de chez le Prince ils ont fait le tour de la ville et ensuite on a chanté le *Te Deum* à la Madelaine où le Prince a été parrain pour le Général Bourmont.

Les rues sont toujours tapissées et le seront pendant tout le séjour du Prince. Il fait un tems superbe. Au moment où je t'écris, on fait la petite guerre au *Champ de Mars*. Le bal d'hier a été superbe. Monsieur n'a pas dansé ; il allait parlant à tout le monde, et tout le monde a été content de lui. Il a dit à plusieurs Messieurs que la réception qu'il recevait à Besançon surpassait son attente ; il est vrai que les Bisontins se sont distingués.

Besançon, 28 octobre 1814.

Le Prince est parti aujourd'hui. Même cérémonie avec la colombe qui est descendue encore une fois avec son billet au cou, attaché avec un ruban blanc. Le Prince ne s'est pas contenté de prendre le billet, il a aussi pris *l'Oiseau*. Sur le pont il a fait la réflexion qu'il périrait en route, et il l'a rendu.

Hier le Prince n'a pas voulu que l'on fît la petite guerre, il s'est contenté de faire manœuvrer les troupes. Hier il y a eu comédie, *qui n'était pas gratis*, car les 1res coûtaient *6 francs*. A dix heures il y a eu un feu d'artifice qui, à ce que l'on dit, était très beau, je ne l'ai pas vu.

Le Prince n'a pas été content de sa visite à l'Hôpital. Quand il y est entré, les soldats malades ont crié : Vive *l'Empereur*. Le Prince voulait savoir lesquels avaient crié, mais *Adieu*, il ne l'a pas appris.

L'Archevêque est libre depuis le départ de Monsieur. Il paraît que le Prince avait pris cette mesure pour ne pas être importuné de sa personne. On verra par la suite ce qui en résultera.

Nous avons notre *nouveau ministre* (ou Pasteur) jeune homme d'un grand esprit, je l'aime mieux que *M. Ebray*.

Il est allé présenter ses hommages au Prince avec quelques membres du consistoire. Ils ont été parfaitement reçus par M. de Scey, qui les a présentés au Prince dont ils ont reçu aussi le meilleur accueil ; il leur a dit qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour nous.

Je t'ai dit plus haut qu'il y avait plus de mille drapeaux, il y en avait plus de quatre mille ! ! presque toutes les fenêtres en étaient ornées. — Le Prince a donné à Jaquemard quinze cents francs. Il a aussi donné à chaque soldat de la garnison 15 sous, et aux sous-officiers 25 sous.

Besançon, 9 mars 1815.

Ma chère sœur,

Il y a un an que je te faisais déjà un journal. Je ne pensais pas t'en refaire un cette année, et surtout un journal de guerre. Hier on a reçu ici la nouvelle que l'Empereur Napoléon a débarqué à Fréjus. De suite le Préfet a fait une proclamation aux Franc-Comtois. Il leur rappelle leur serment ; il annonce que Bonaparte vient leur demander leur dernier enfant ; qu'il vient les massacrer dans leurs familles, etc., etc. Le Conseil de Préfecture n'a pas trouvé prudent de l'afficher, de peur de trop épouvanter la population. Je l'ai vue et lue, car l'imprimeur l'avait déjà donnée à Frédérich.

Toute notre garnison est partie. Aujourd'hui au moment où je t'écris le Prince Duc de Berry arrive. Il vient prendre son quartier général ici. Je te dirai chaque jour ce qui se sera passé. Je t'assure qu'il y a de quoi rire. Bien des gens tournent déjà *casaque*. Les soldats dansent et rient disant : nous allons revoir notre *caporal*.

Besançon, 10 mars 1815.

Hier quand je t'écrivais, on était allé à la rencontre du Prince, il n'est pas arrivé. Aujourd'hui on l'attendait encore et point de Prince.

Le Maréchal Ney est arrivé et l'on dit à présent que le Duc de Berry ne viendra pas. Nos murs sont aujourd'hui tapissées de proclamations : Celle du Préfet (qu'on avait d'abord décidé qui ne serait pas affichée) une du Roi

Louis XVIII et une du Général. Elles confirment toutes que l'Empereur est en France. Tu verras, par la Gazette, que le Roi convoque ses chambres. — Je tâcherai de t'envoyer une partie de ces proclamations, pour que tu voies le style. Quelle différence ! Il y a quatorze mois que nous attendions le Maréchal Ney. Il devait avoir à cette époque son quartier Général ici à Besançon, pour repousser les Autrichiens, et aujourd'hui c'est pour repousser Napoléon...

Besançon, 12 mars 1815.

Des affiches annoncent que toutes les villes du Midi de la France se sont levées en masse et ont chassé l'Empereur dans les Montagnes. Mais il paraît que le Général Bourmont a reçu d'autres nouvelles qu'il ne dit pas ; car hier il s'est *trouvé mal cinq fois*, et il a pris, ainsi que le Maréchal Ney *Jaques Déloge* pour leur procureur, ils sont partis, on ne sait pour *où*. Voilà la Ville bien montée ! A peine y a-t-il des soldats pour monter la garde aux portes de la ville !

Une lettre qu'on a reçue (non par la poste, car les correspondances sont ouvertes pour voir si on y parle des événements politiques) dit que l'Empereur était à quatre lieues de Lyon. Mais on n'ose rien dire, il y a des mouchards dans la ville, tout en fourmille. -- Plusieurs personnes sont en prison pour avoir crié : Vive l'Empereur. L'Empereur a annoncé, dit-on, que le 3 avril il serait à Paris en sa qualité d'Empereur. Nous n'aurons pas longtemps à attendre pour voir s'il est bon prophète.

Besançon, 13 mars 1815.

L'Empereur est à Lyon, personne ne lui fait résistance. Du train dont il marche, il sera bientôt à Paris.

Que de longs visages, l'on voit ici. La gaîté paraît sur les uns, et la mort dans l'âme sur les autres. Il me tarde de voir comment tout ceci finira. Je ne crains plus d'être bloquée.

Les troupes qui passent par ici se dirigent sur Dôle. Le Général Blanchard a passé du côté de l'Empereur, qui, en lui accordant son pardon, l'a nommé Maréchal. Voilà de la clémence et de l'avancement qui donneront du courage

à d'autres. Deux compagnies de Garde Nationale viennent de refuser *net* de reprendre leurs armes, on verra ce qui leur en arrivera.

Besançon, le 14 mars 1815.

Le bruit court que l'Empereur est à cinq lieues de Paris.

La cour de l'Hôtel National et celle du Palais Royal (Sauvage) étaient hier pleines de voitures de nobles qui partent du côté de la Suisse.

Il parait qu'ils veulent défendre Louis XVIII comme ils ont défendu Louis XVI. Je me réjouis de voir la fin de ce rude tintamaire.

Besançon, 16 mars 1815.

Nous marchons de surprise en surprise. Je crois que nous sommes dans le siècle *des miracles*.

Le Maréchal Ney et le Général Bourmont qui étaient partis, on ne savait pour où, étaient allés à Dôle où l'on a formé un camp de vingt mille hommes. Ils y ont établi leur quartier général.

Le reste de nos pièces de campagne sont parties pour cette destination. Hier matin le Maréchal et le Général ont passé la revue ; puis, la Revue finie, le Maréchal Ney a harangué ses troupes, leur a retracé tous les bienfaits de l'Empereur. Il leur a dit qu'il avait été trahi indignement, que les Bourbons n'étaient pas dignes de régner, etc., etc.

Il a terminé en criant : Vive l'Empereur, et ce n'a plus été qu'un cri dans l'armée. Je n'ai pas été aussi surprise du Maréchal que du Général, mais pour ce dernier je n'en reviens pas.

Dôle et Dijon ont arboré la cocarde tricolore, et les drapeaux de ces couleurs flottent partout dans ces villes. Nous verrons bientôt si on en fera de même ici.

Le Préfet de Besançon ne sait à quel saint se rendre. Presque toutes les croix de St-Louis et les décorations du Lys ont disparu, elles sont aussi rares à présent qu'elles étaient communes il y a quelque tems... Et les Prêtres quelles longues mines ils font ! il y a de quoi rire.

Besançon, 20 mars 1815.

Oui, il y a de quoi rire en lisant la Gazette. Les Comtois se sont levés en masse et marchent contre Bonaparte. Ils sont commandés par le brave Maréchal (dit-elle)...

Si le Roi n'a que les Comtois pour ressource, ma foi il peut faire ses paquets ; car pas un n'est disposé à se battre.

Le Maréchal Ney étant notre Gouverneur, il donne toujours ses ordres ici, et nos Messieurs sont obligés d'y passer. Il faut lui envoyer, bombes, canons, etc., sans qu'ils osent les lui refuser. Le Maréchal leur a donné l'ordre de porter la cocarde tricolore, de mettre le drapeau de cette couleur à la Préfecture et à la Mairie, puis d'effacer les fleurs de Lys, tout, enfin, ce qui retrace le règne des Bourbons.

Mais à ces ordres-là ils ont fait la sourde oreille. Tout est encore dans le même ordre. Quand Ney saura cela, il veut rire de ce petit entêtement. Je pense que l'on veut attendre que l'Empereur soit à Paris. Alors il n'y aura plus de rémission, il faudra bien qu'ils y passent. Toutes nos petites villes, bourgs et villages ont arboré le drapeau et la cocarde aux trois couleurs, il n'y a qu'ici où ils sont un peu plus *rétifs*. En attendant les nobles font une *fière grimace,* et ils la feront bien autrement encore quand ils entendront crier : Vive l'Empereur. J'espère que ce sera dans peu de jours.

Besançon, 22 mars 1815.

Enfin, le drapeau tricolore flotte depuis hier. L'Empereur est à Paris, et le courrier qui en a annoncé la nouvelle, est arrivé avec les ordres du Maréchal. Toutes les rues étaient pleines de monde. Les soldats ont cassé les fenêtres des royalistes les plus connus. On faisait crier : Vive l'Empereur, à tous ceux qui étaient dans la rue, on n'entendait que des chansons pour l'Empereur. La Préfecture était gardée par de la troupe à cheval. Le Préfet a dû avoir la fièvre, car les cris que l'on entendait de toutes parts, ne devaient pas flatter son oreille.

Quand les ordres du Maréchal Ney sont arrivés, la Mairie et la Préfecture voulaient faire comme les jours

passés, n'en tenir aucun compte ; mais les militaires les ont forcés en menaçant de mettre le feu à la ville. Aujourd'hui tout est passablement tranquille. On a placé un drapeau sur l'Eglise St-Pierre où il n'y en avait pas encore, et on entend toujours crier de temps en temps : *Vive Napoléon, à bas les Bourbons.*

On avait, lors de l'arrivée du Comte d'Artois, mis à la maison Commune ; Vive le Roi, Vive les Bourbons, Vive Monsieur. Quand on a enlevé hier, ces inscriptions, les soldats les ont mises en pièces, les planches ont été réduites en poussière, de sorte qu'on n'aperçoit plus rien de ce qui retraçait le règne des Bourbons.

Besançon, 25 mars 1815.

Hier à 6 h. du matin on a tiré 101 coups de canon en réjouissance *du retour de l'Empereur. Sonnette* à la tête de ses tambours et tous les commissaires de police sont allés dans toutes les rues pour le faire publier. A la fin de chaque publication, c'étaient des cris de Vive l'Empereur qui ne finissaient pas. Le soir grande illumination, elle aurait été superbe, si le vent ne l'avait contrariée. Les maisons des nobles peignaient la tristesse des maîtres. Depuis trois jours le Préfet est parti sans tambours ni trompettes. On dit même qu'on a envoyé la gendarmerie à sa poursuite.

Besançon, 28 mars 1815.

Le bruit de ville aujourd'hui, est que l'on devait nous assassiner tous, cette nuit, militaires, protestants, et tous ceux enfin qui sont pour l'Empereur. On dit que l'on a trouvé à la Préfecture et chez De Faltan des poignards, des stilets, etc., etc. Tout cela fait du bruit, moi je n'en crois rien, les nobles sont trop poltrons pour rien oser tenter.

Je crois au contraire que c'est une pièce qu'on leur joue pour les faire haïr davantage. En attendant on a publié de fermer ses portes à 10 heures et défense à chacun de rester dans la rue après cette heure-là, à moins que ce ne soit pour affaire urgente et pressante, et alors il faut être muni d'une lanterne. — *Les Bousse-bots* font feu et flamme. Ils

disent que si on ne leur livre pas Fallaut, ils mettent le feu à sa maison. Les patrouilles fortes de trente à quarante hommes parcourent la ville toute la nuit. Malgré tous ces bruits il n'y a pas eu une seule bataille, aussi je crois que tout finira par s'appaiser. J'en reviens à ce que je t'ai déjà dit : je crois que c'est une vengeance contre les nobles.

Besançon, 29 mars 1815.

La chose est sûre, ma chère, car non seulement nous ici, mais par toute la France, à Lyon on devait empoisonner le pain de la troupe et employer l'arme blanche pour les bourgeois. On vient de recevoir une lettre de Strasbourg qui dit que leur sort aurait été comme le nôtre... A Nîmes le ministre Chasseur n'osait plus prêcher. L'Eglise protestante avait été fermée. Et à Bordeaux ! Aussitôt que la fille des Capet (la Duchesse d'Angoulème) y est arrivée, elle a dit qu'elle voulait purger la Cité !... Elle ne savait guère qu'elle prédisait si juste ; car elle est joliment purgée puisque les Bourbons en ont été chassés.

Il paraît que l'Empereur veut les mener par un chemin où il n'y aura point de pierres. Les Emigrés sont bannis de nouveau etc...

Nous devons bénir le sort qui nous ramène notre Empereur ; moi qui l'ai toujours aimé, tu peux croire si je suis contente.

Besançon, 19 avril 1815.

Le canon nous a annoncé hier matin l'arrivée du *Général Marulaz*. Toute la population s'est portée sur son passage, et l'on n'entendait que les cris de : Vive Marulaz, vive l'Empereur ! le peuple l'a conduit jusqu'à son hôtel, la cour a aussitôt été remplie et l'on entendait toujours les cris répétés de *Vive l'Empereur, vive Marie-Louise,* vive *le Roi de Rome, vive Marulaz*. Tous ces cris se confondaient. Depuis Battant le peuple lui a servi d'escorte. La Garnison y était aussi en grande tenue. Il a dû être content de la réception qu'on lui a faite. Il avait les larmes aux yeux et criait aussi de son côté : vive l'Empereur, vive le peuple.

Le soir les rues étaient remplies de monde qui répétait les cris du matin, et qui proférait des insultes devant les maisons connues pour appartenir à des nobles.

Marulaz vient commander la Ville, l'Empereur lui a donné un pouvoir illimité, il peut changer les autorités, enfin il a un pouvoir absolu.

Notre garde Nationale s'organise, on croit qu'elle partira bientôt. On la passera en revue dimanche prochain et l'on dit que les Grenadiers partiront de suite.

Besançon, 21 avril 1815.

Notre Mairie vient d'être changée. Il ne reste que *St-Agathe,* et *Jacot* le commissaire de police.

C'est le vieux Alonot (ou Stonot) qui est nommé Maire. Tu te rappelles l'affront qu'on lui fit à St-Jean, je te l'ai écrit. Il avait été invité par *M. de Scey* à assister à cette cérémonie, et c'est M. de Scey qui le fit chasser. Eh bien ! aujourd'hui le voilà Maire de la Ville de Besançon. Au moment où je t'écris, on pose sur la tour de St-Pierre un superbe Drapeau Tricolore. Le vent avait enlevé celui qui y avait d'abord été placé. — *Gaume* n'est plus rien, enfin la commune est restaurée, et tout ceci donne les plus grandes espérances. Les Royalistes, les Bourbonniens sont à l'agonie, ils disent que tout est perdu ; mais nous, nous pensons différemment.

Besançon, 24 avril 1815 (lundi).

Hier à 11 heures, il y a eu messe militaire à St-Jean. Pendant le Service cent coups de canon ont été tirés pour annoncer que le pavillon tricolore flotte par toute la France. La musique jouait les airs : Veillons au Salut de l'Empire. — Allons Enfants de la Patrie, etc., etc.

C'était un bruit dans l'Eglise qui ne finissait pas. On répétait les refrains à demi voix ; on parlait, tout annonçait une grande satisfaction ; on oubliait parfois qu'on était dans une église.

Au sortir de la messe, les Généraux sont allés sur la place des Casernes où ils ont passé la revue de la Garde Nationale et de la garnison. Tu peux penser si l'on a de nouveau crié : Vive l'Empereur, Vive Marulaz. Ce Géné-

ral a lu aux troupes et à la Garde Nationale la proclamation que je t'envoie, dâtée du 23 avril. La revue finie, on a reconduit Marulaz chez lui, et la musique jouait : Allons enfants de la Patrie. On a posé de nouveaux drapeaux sur la tour St-Pierre. Toutes les maisons des autorités ont des drapeaux tricolores, ce qui doit terriblement blesser la vue des royalistes.

Les approvisionnements de notre ville ont cessé. Tous les magasins sont remplis ; en fourrages, blé, vin, eau-de-vie, riz, etc... Il y a tant de fourrage qu'on a fait comme dans le midi, des meules de paille à Chamars, elles sont comme de petites maisons, couvertes dessus avec de la paille arrangée de manière que l'eau coule sans endommager le fourrage qui est dessous. Tout ceci me rappelle la Révolution. On parle de liberté, d'indépendance, etc., etc.

Si la guerre se rallume et que les alliés reviennent en France, ils courront grand risque de n'en pas ressortir, car ils sont haïs, au point que les paysans se feraient justice eux-mêmes et se lèveraient en masse pour les repousser. On dit ici que les Suisses tirent sur les Français qui sont de *l'autre côté du Doubs !* qu'ils prennent garde à eux, il ne faut pas réveiller le *chat qui dort*.

Besançon, 6 mai 1815.

On vient de ramener notre Archevêque mort ! Il était allé en tournée et il est mort subito à Poligny. On dit qu'il a été empoisonné, d'autres disent que c'est une indigestion. On disait qu'on voulait l'ouvrir pour s'en assurer, mais je ne sais pas si on l'aura fait. Toutes les cloches de la ville sont en branle à cette occasion et font un effet que j'aime beaucoup.